

# DÉBRIS

## Auteur

DENNIS KELLY

## Langue d'origine

Anglais

## Date d'écriture

2004

## Genre

Théâtre allégorique

## Création

En anglais : création par Tessa Walker au Théâtre 503 de Londres en 2003

En français : lecture au Festival d'Avignon, en juillet 2008, par Patrick Pineau, enregistrée par France Culture et diffusée en août 2008.

Lecture publique, dirigée par Véronique Bellegarde, à Pont-à-Mousson, en août 2007

## Distribution

1 jeune adolescent et 1 jeune adolescente: Mikael et Michelle

Ils interprètent le père, la mère, Onclenri, Monsieur Smart and Smile, Guy, son garde du corps, et Débris, un nourrisson.

## Résumé

A Michael et Michelle, frère et sœur, ont perdu leurs parents. Ils racontent leur enfance, leur adolescence dans un récit fragmenté, entre rêve et réalité.

Dans un premier tableau intitulé « Crucifixion », le jour de son seizième anniversaire, Mickael assiste à la crucifixion volontaire de son père, sur une croix de 4,50 m de haut dans son salon. Il demande à son fils : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il quitte la pièce, laissant son père mourant.

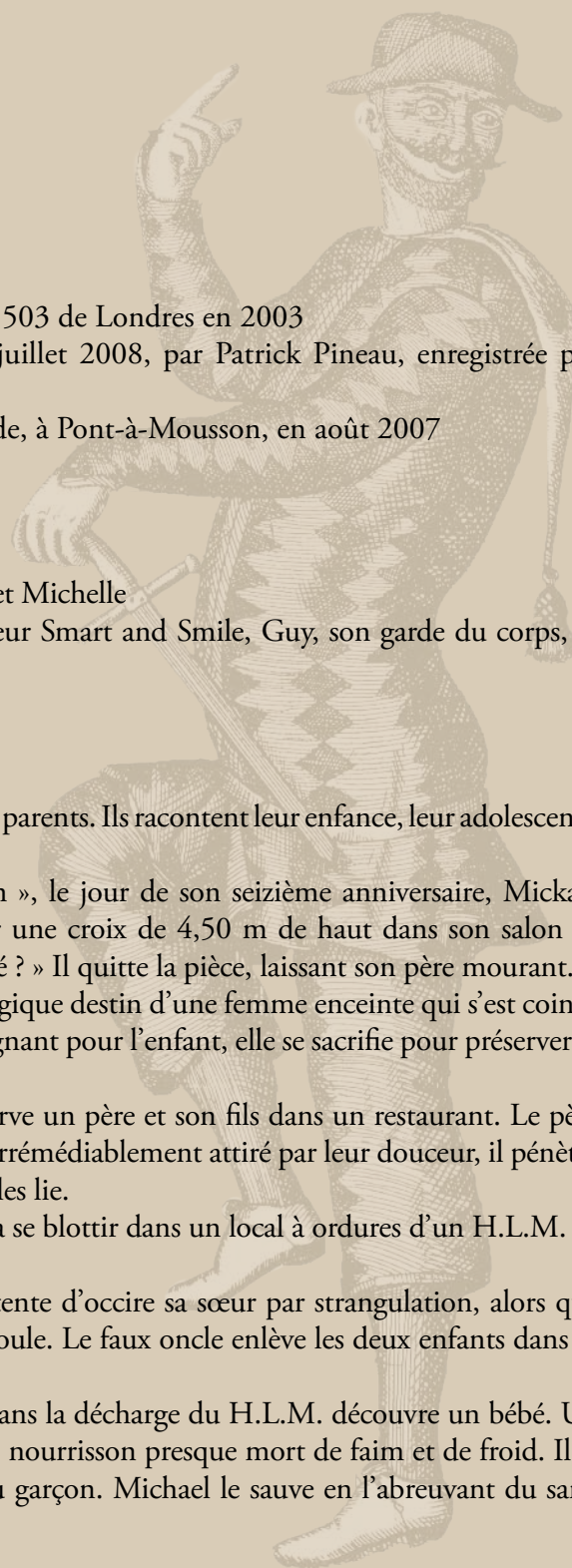
Le second récit, « Le dernier poulet », évoque le tragique destin d'une femme enceinte qui s'est coincé un os de poulet dans la gorge et en est morte. Craignant pour l'enfant, elle se sacrifie pour préserver la vie du petit à naître: Michelle, la sœur de Michael.

Dans le troisième récit, « Divorce », Michael observe un père et son fils dans un restaurant. Le père raccompagne l'enfant chez sa mère. Michael épie, irrémédiablement attiré par leur douceur, il pénètre dans l'appartement et goûte, tapi, la tendresse qui les lie.

La mère le découvre et hurle. Michael s'enfuit et va se blottir dans un local à ordures d'un H.L.M.

Dans la quatrième partie, « Onclenri », Michael tente d'occire sa sœur par strangulation, alors que son père, accompagné d'Onclenri, ivre mort, s'écroule. Le faux oncle enlève les deux enfants dans sa voiture.

Dans le cinquième tableau, « Débris », Michael dans la décharge du H.L.M. découvre un bébé. Un sentiment fulgurant le transperce quand il berce le nourrisson presque mort de faim et de froid. Il le blottit dans sa chemise, le bébé trouve le téton du garçon. Michael le sauve en l'abreuvant du sang chaud de son sein vide. Il le baptise Débris.



« Nécrivipare » est le sixième récit. Michelle explique la mort lente de sa mère enceinte d'elle, causée par une phrase entendue à la télévision : « Il est impossible de nos jours de créer quoi que ce soit d'original ! » Anéantie, la mère se dissipe en cadavre, l'utérus laisse la place aux bactéries et Michelle, de l'intérieur, rapièce son cocon avec d'autres organes de sa mère. Elle devient un enfant-planté, lançant des radicelles en direction du téléviseur, son ennemi. Elle écrase l'écran, le père sort de sa torpeur et découvre sa femme morte.

Tableau sept : « Télé ». Michael regagne sa maison avec son fils, devenu alors sa raison de vivre. Il nourrit plus démuné que lui. Il confie son secret à sa sœur, qui lui prête main forte.

Les deux enfants décident de trouver une télévision pour Débris.

« Monsieur Smart and Smile », en huitième récit. Michaël et sa sœur Michelle, par l'entremise d'Onclenri, tombent entre les mains avides d'un proxénète, Monsieur Smart and Smile. Ils se seraient pliés à ses exigences si leur père, éprouvant soudain un attachement animal pour sa progéniture, n'était pas venu les récupérer. Mais quelque chose a changé, chez Michael, la prise de conscience de vies différentes que de l'univers désenchanté dans lequel ils évoluent.

Dernier récit, « Au commencement » : Mickael, de retour avec son téléviseur, retrouve son père qui s'est approprié Débris, le privant ainsi de sa source de tendresse, de son équilibre.

Une telle privation pousse Michael à dénoncer son paternel. On vient lui enlever le bébé. Le père, trahi et en colère, se barde dans le silence, ruminant une vengeance, une crucifixion...

## Avis

L'horreur des situations exposées dans « Débris » ausculte les dysfonctionnements qui agitent les rapports humains, en particulier la relation parent-enfant

L'auteur bâtit une vision décadente, pitoyable et noire de l'humanité. Il décortique la manière dont les rapports (de force ou d'amour) entre les générations évoluent, corrompus par l'incommunicabilité, elle-même engendrée par la télévision. Il nous entraîne dans un univers pathétique, mais sans pathos, ni complaisance

Le comique flirte avec un texte riche, rythmé, laissant une large place aux effets épiques. Les textes sont courts et percutants, terriblement réalistes quand il s'agit de croquer la misère humaine. La déliquescence familiale, sociale et humaine est examinée avec acuité, cherchant à éveiller les consciences abruties ou en passe de l'être.

## Extrait

Michael : le jour de mon seizième anniversaire, mon père a érigé une croix de quatre mètres cinquante dans notre salon.

Au départ, il pense juste percer un trou dans le plafond mais il mesure rapidement le manque d'impact dramatique et préfère alors se débarrasser du plafond tout entier. Renversé dans un Caddie qu'il a pris soin de surélever, il attaque au marteau-piqueur. Peu à peu, des pans du plafond, de la poussière et des bribes de moquette de l'appartement du dessus tombent sur ses épaules comme une pluie de pellicules. Ensuite, il fixe des équerres de trente centimètres au dos de la croix et les visse dans le mur. Comme ça, la croix semble tenir toute seule.

C'est grandiose, vraiment, à peine gâché par les maquettes d'avions de chasse et les chiots encadrés, sans parler du papier peint dégueulasse de l'appartement du dessus.

Le repose-pieds de la croix est à plus de deux mètres du sol et mon père, grand amateur d'œufs au bacon, est un gros lard. Je ne sais trop comment mais il y parvient. Il doit maintenant y rester. Le problème est que le repose-pieds est plutôt petit et incliné à quarante-cinq degrés. Mais papa, toujours aussi prévoyant, a pensé à tout : deux sangles de cuir l'attendent à hauteur de torse.

Il s'attache, nu, tire un bracelet en plastique- comme ceux des flics américains- et fixe son bras

gauche à la poutre. Ensuite...ensuite il actionne un levier, et là c'est la partie la plus ingénieuse de tout le dispositif, un échafaudage vient lentement se mettre en place pendant qu'il glisse sa main droite dans un autre bracelet en plastique. L'échafaudage, ballet subtil de leviers, poulies, cordes et morceaux de scotch, avance doucement des restes de gravats et de meubles désossés. L'échafaudage, légèrement vacillant, s'immobilise, prêt à l'emploi.

Face à la bouche de mon père, il y a maintenant quatre bâtonnets de bois. Chacun peint d'une couleur différente, bleu, rouge jaune et vert (j'ai découvert par la suite qu'il avait utilisé de la peinture non toxique en cas d'ingestion- une précaution très touchante). Ces bâtonnets sont d'anciens bâtons d'esquimaux, si on regarde bien- ce que je n'ai pas fait- on peut encore lire la marque dessus. Ca y est, l'heure est venue ; Mon père, solidement attaché à son chef-d'œuvre, étire démesurément le cou, prêt à atteindre le bâtonnet bleu avec ses dents.

Ce fut sans doute l'instant crucial, secondes marquées par l'hésitation et l'angoisse. Toujours est-il qu'il le fait, il mord le bâtonnet bleu. Alors comme dans un effet de dominos, des leviers claquent, des cordes se tendent, des billes roulent, et actionnent le pistolet à clous placé au niveau de la paume gauche de mon père enfonçant directement un clou de quinze centimètres à travers sa chair et le bois de la poutre.

Il hurle.

Putain, ça fait mal, ça fait vraiment mal. Vous imaginez le choc sur le visage de mon père alors qu'une décharge de douleur lui éclate le cerveau. La chair se déchire, les os fragiles de la paume cèdent sous cette intrusion blasphématoire d'acier qui transperce sa main. Vous imaginez ses bredouillements et ses sanglots. Vous ne l'imaginez pas mordant la languette rouge ? Pourtant il le fait. Il le fait et sa main droite est clouée à son tour.

Il hurle.

Ca devrait suffire. Vous ne trouvez pas que ça suffit ? Papa, non, s'il te plaît, arrête, pas le bâtonnet jaune, s'il te plaît, papa, arrête, tu me fais peur- papa non ! Et pourtant si ! Il tire dessus avec ses dents et un clou encore plus grand s'abat sur les os des deux pieds, les emplantant à quarante- cinq degrés. Ainsi se conclut la crucifixion. Le silence est à l'exception de la respiration sifflante de mon père et du goutte-à-goutte de son sang sur le sol.

Après ce qui ressemble à un siècle, mon père se ressaisit, prêt pour le bâtonnet vert. Il avance tout doucement la tête, happe la languette et la mord avec le peu de forces qu'il lui reste. Une cheville est délogée, l'échafaudage vacille, puis s'écroule peu à peu avant de s'effondrer sourdement dans un nuage de poussière.

Pause.

Quatre heures plus tard la porte du salon s'ouvre et je fais mon entrée. Pas de cadeau, pas de crème glacée, pas de gâteau d'anniversaire, pas de vodka, pas de bande d'ados boutonneux et incompris, pas de flopée d'enfants hurlant joyeux anniversaire, simplement une montagne de gravas, un échafaudage à terre et mon père mourant crucifié. Le jour de mon seizième anniversaire. Bonjour mon entrée dans l'âge adulte.

## Traducteur

Philippe le Moine et Pauline Sales

## Publication (en français)

Edition originale : Oberon Books, Londres 2004

En français: Editions Théâtrales, dans la collection «Traits d'Union», 2008

## Mise à jour

Février 2009

THEATRE DE LA  
PLACE